**Jésus-Christ
Cours 3 – Décembre 2020**

**Jésus-Christ, l’homme-Dieu**

On pourrait ne pas vouloir se poser de questions sur la nature du Christ : il nous suffit de savoir qu’il est notre Sauveur. Pourtant il est difficile de ne pas s’interroger sur son identité, les contemporains eux-mêmes se sont posé la question : « Quel est celui-ci, que même les vents et la mer lui obéissent ? » (Mt 8,27). Jésus lui-même a demandé à ses disciples. « Mais pour vous, qui suis-je ? » (Mt 16,15). Il ne s’agit pas d’en faire une réflexion conceptuelle, philosophique : la Bible est existentielle, expériencielle. Réfléchir à qui est le Christ, c’est la seule manière de le comprendre et donc de le connaître. La réflexion concernant l’être de Jésus est là pour ne pas banaliser ce que le Christ a fait, elle est le cadre qui donne le ton de l’évènement, qui garantit le caractère d’évènement à l’irruption de Dieu dans l’histoire des hommes, en lui gardant toute son ampleur. Les premiers temps de l’Eglise ont été marqué par cette question de l’homme-Dieu, qui a provoqué beaucoup d’hérésies et permis lors des premiers conciles œcuméniques d’approfondir qui est le Christ et d’énoncer ce paradoxe apparent : Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu.

1. **Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu : comment est-ce possible ?**
* **La pleine humanité**Pour les contemporains de Jésus, les apôtres en particulier « *Nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection* » (Ac 10,41), la réalité humaine de Jésus ne fait pas de doute. Cependant par la suite, les affirmations de sa souffrance et de sa mort semblaient insupportables, d’où l’idée que le Christ n’aurait eu qu’une apparence humaine : il faisait semblant (Docétisme).
L’autre attaque est venue de l’apollinarisme : Jésus n’était pas vraiment homme, juste un corps humain « manipulé » par Dieu, la divinité prenant la place qu’occupe chez nous l’âme, comme principe directeur, sans affectivité humaine, sans intelligence humaine.
Or en Jésus, il y a une vraie réalité humaine. Le Verbe assume la chair c'est à dire s'approprie une nature humaine. « Beaucoup d’imposteurs se sont répandus dans le monde, ils refusent de proclamer que Jésus-Christ est venu dans la chair ; celui qui agit ainsi est l’imposteur et l’anti-Christ. » (2Jn, 7). On ne peut être plus clair ! Non seulement Dieu donne, mais Dieu se donne et il le fait en restant lui-même et en respectant et sa divinité et l’humanité à laquelle il s’est lié dans le Christ.
* **La pleine divinité**Une autre difficulté est d’accepter les limites qu’imposent l’Incarnation : Dieu peut-il se « salir » avec l’homme ? Et dans cet hypothèse, le Fils de Dieu n’est pas tout à fait Dieu : c’est l’arianisme. Le concile de Nicée, en réponse, affirme que Jésus-Christ est « consubstantiel » au Père. On devrait traduire « de l’essence même du Père ». Chaque personne divine est la totalité de la divinité. Il ne s’agit pas de plusieurs spécimens du divin. Jésus est pleinement Dieu.
L’affirmation « engendré non pas créé » veut trancher clairement entre ce qui est Dieu et ce qui ne l’est pas, la création. Ce qui n’est pas Dieu est créé par Lui. Pour marquer qu’on reste dans le monde divin, le concile a utilisé le mot « engendré ». Il faut aller encore plus loin et découvrir que les qualités qui constituent Dieu dans sa réalité unique étaient partagées par le Fils. Devant l’objection qui dit : Dieu ne dépend de personne que de lui-même, comment le Fils pourrait-il être Dieu s’il dépend du Père ? La notion de génération a apporté un peu de lumière puisqu’elle comportait autant la notion d’égalité dans ce qu’on nommera ensuite la nature, que la dépendance sans infériorité.
* **Une personne en deux natures**
Le concile de Chalcédoine (451) affirme : « nous confessons **un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, le même parfait en divinité et le même parfait en humanité, le même vraiment Dieu et vraiment homme** composé d’une âme raisonnable et d’un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et le même consubstantiel à nous selon l’humanité, en tout semblable à nous sauf le péché, avant les siècles engendré du Père selon la divinité, et aux derniers jours, le même engendré pour nous et notre salut de la Vierge Marie, Mère de Dieu selon l’humanité. Un seul et même Christ, Fils, Seigneur, l’unique engendré, **reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation**, la différence des natures n’étant nullement supprimée à cause de l’union, la propriété de l’une et l’autre nature étant plutôt gardée et concourant à une **seule personne et une seule hypostase**, un Christ ne se fractionnant, ni se divisant en deux personnes, mais **un se ul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus-Christ** ».

Il y a unité du Christ, pas de schizophrénie ! À tous moments, Jésus est homme et Dieu. C’est le même sujet qui agit comme homme et comme Dieu. Un seul sujet, qui subsiste en deux natures divine et humaine. Il n’y a pas un homme préexistant qui aurait été saisi par le Verbe, il y a un homme-Dieu, Jésus-Christ. L’union s’effectue au niveau de la personne, ce n’est pas un mélange des natures, qui serait incompréhensible. Ce n’est pas non plus une juxtaposition, où tour à tour, les actions du Christ seraient plutôt humaines ou plutôt divines. Non, il y a union, les deux natures sont présentes et se conjuguent. En Jésus-Christ, tout est humain et tout est divin.
Comme c'est le propre de l'union, les deux natures existent, unies sans perdre ce qui les constitue, leurs propriétés. L’unité est réelle car leurs actions sont communes. Le fait que le Verbe se soit fait chair interdit de présenter les différents évènements de la vie de Jésus comme partagés entre un sujet divin et un sujet humain, comme si son être avait plusieurs étages : le Verbe est totalement engagé dans l’Incarnation, dans la Passion… Néanmoins on ne peut pas soutenir qu'il ait perdu la béatitude, ou que sa nature divine ait pu être atteinte par aucune blessure.

Théodote d’Ancyre : « Il est resté Dieu de par sa nature, il est devenu ce que tu es par sa philanthropie pour toi… La nature divine n’a pas été outragée mais la grâce t’accorde ses bienfaits…. Il a assumé ta condition parce que toi, tu avais abandonné sa condition. Ma nonchalance fera-t-elle subir à Dieu la perte de sa plus belle possession, l’homme ? »

1. **La nécessité d’un homme-Dieu pour nous sauver**
* **De la descendance d’Abraham…**L’épître aux Hébreux nous explique que le Christ devait se faire homme, « car ce n’est pas à des anges qu’il vient en aide, mais c’est à la descendance d’Abraham. Aussi devait-il en tous points se faire semblable à ses frères, afin de devenir un grand prêtre miséricordieux en même temps qu’accrédité auprès de Dieu pour effacer les péchés du peuple. » (He 2, 16-17). Quel doit être le Christ pour pouvoir être notre Sauveur ? L’Incarnation apparaît comme la condition de possibilité de la Rédemption.
Saint Thomas d’Aquin parle de la perfection de l’humanité de Jésus : sans tricher avec la nature humaine, il a porté l’humanité à sa plus haute perfection. « Tout Fils qu’il était, appris de ce qu’il souffrit, l’obéissance ; après avoir été rendu parfait » (He 5, 8-9) .
Dans la mesure où le salut requiert la mort du Fils allant jusqu’au bout de l’obéissance à son Père, il convenait que le Fils reçoive une humanité ouverte sur la mort, capable de souffrir et de mourir, ce qui est particulièrement contraire à Dieu. Cette appropriation est souvent présentée en termes d’échange : le Verbe a pris de nous notre mortalité, pour nous communiquer son immortalité.
Le Verbe a souffert sans rien renier de l’impassibilité divine. La souffrance du Christ est bien réelle, mais elle est bien différente de la souffrance de l'homme : au lieu de l’enfermer sur lui-même, elle l’ouvre à une communication infinie avec toutes les créatures humaines, au lieu d’être simplement subie, elle est le résultat d’un don qui ne se dément pas. Car si la souffrance est contraire à la nature divine, le choix de porter la souffrance ne l'est pas. Lorsque l'on parle de la souffrance du Verbe, il faut comprendre que l'on désigne le mouvement par lequel le Verbe s'abaisse pour endurer la peine. C'est en effet ce mouvement qui est éternel et non un état douloureux, et qui fait de la souffrance du Verbe une réalité insaisissable aux hommes.
* Très tôt, on définit l’adage **« ce qui n’aurait pas été assumé n’aurait pu être guéri » (Saint Grégoire de Nazianze).** Le Christ vient prendre les différents registres de l’expérience humaine et c’est à partir d’eux qu’il va s’offrir à son Père. Le souci de l’Eglise est de montrer que toute l’humanité de l’homme se trouve résumée dans le Christ. Après avoir vu la nécessité de poser le réalisme de la chair du Christ, on met en avant son âme humaine. Mais il reste à affirmer que c’est un destin concret d’homme que connaît Jésus : il a une vraie activité humaine, une vraie volonté humaine. Néanmoins pour pouvoir nous sauver, le Christ ne connaît ni le péché (qui est une absence et non un trait constituant, l’absence d’une absence est une plénitude !), ni la propension au mal (la concupiscence, désordre de la volonté depuis le péché originel), ni une naissance humaine semblable à nous (naissance virginale, thème de la virginité de Marie avant et pendant l’enfantement). Jésus naît chez nous mais pas comme nous. C’est le signe d’une liberté plus grande qui est d’emblée la sienne. Il ne reproduit pas seulement en lui l’humain en un nouvel exemplaire. Avec lui se rompt la chaîne qui attache ensemble éros (le désir) et thanatos (la mort), la génération et la corruption. S’il peut ensuite affronter les conséquences du péché, qu’il assume en pleine liberté, c’est à partir d’une position plus forte qui maintient à l’abri des complicités sournoises avec le mal. En lui se réalise déjà ce que Saint Jean dit des enfants que Dieu engendre par le baptême : « Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d’un vouloir de chair, ni d’un vouloir d’homme, mais de Dieu » (Jn 1,13).
Le Christ assume une humanité particulière, dans un temps de l’histoire précis, c’est cela aussi être homme. Il n’a pas été homme et femme, juif et païen, blanc et noir… S’il rejoint l’universel, c’est par l’ouverture de son être singulier sur tout ce que vivent les hommes : « C’est lui qui a pris nos infirmités et s’est chargé de nos maladies » (Mt 8, 17, relisant Is 53,5). La capacité qui est la sienne de porter toute la condition de l’homme devant Dieu et de lui apporter ainsi un remède global est la conséquence de son statut de « premier-né de toute créature » (Col 1,15), il est le « prototype » en vue duquel nous avons été créés.
* **La kénose du Verbe**L’incarnation est rédemptrice dans la mesure où elle instaure un dispositif humano-divin qui va permettre la rédemption. A partir du moment où la kénose évoquée par Saint Paul (Ph 2,8) est vue non seulement dans la passion (Jésus homme s’abaisse en acceptant une mort infame) mais dans l’incarnation (Le Fils éternel s’abaisse en acceptant de s’inscrire dans l’humanité, Jésus n’est pas en effet glorifié seulement après sa mort et sa résurrection), ce premier abaissement est compris à la lumière du second comme acte d’humilité, comme dépouillement volontaire pour faire de la place pour l’homme et pour Dieu.
Pour Saint Thomas d’Aquin, le Christ, ayant tout de notre nature humaine, y compris sa croissance, a acquis des connaissances. Il précise que le Christ-homme a trois sciences à côté de la science divine : 1) la vision béatifique qui lui fait voir toute chose dans le Père, mais n’emplit pas le champ de son savoir humain, 2) la science infuse, comme celle des prophètes, 3) la science acquise. Jésus a appris, y compris à prier sur les genoux de Marie. Dans Marc 13,32, il dit son ignorance du Jour du jugement. En effet, cette ignorance est nécessaire pour sa mission car il n’avait pas à faire connaître ce jour du jugement.
* Il ne faudrait pas en déduire que le divin s’efface, disparait. Bérulle découvre que l’humanité du Christ assumée par le Verbe éternel est sans « subsistance propre », c’est-à-dire que tout en étant intégrale, elle ne se ferme pas sur elle-même, ne se boucle pas à son niveau, qu’elle est toute ouverte vers la Personne divine du Fils qui la saisit et en fait une personne à part entière. Il contemple cette **« greffe » divine dans l’homme**, cette ouverture féconde qui est à la fois pauvreté (l’homme Jésus ne s’achève pas au plan humain) et suprême richesse (l’homme Jésus peut être envahi de toutes les richesses de la divinité). L’abaissement ici est moins la kénose de Dieu que celle de l’homme, l’homme est dépouillé de sa prétention à l’autosuffisance pour faire de la place à Dieu. Il ne s’agit évidemment pas là d’un acte volontaire, mais d’un « état » établi depuis l’instant initial de l’Incarnation, toute sa vie sera dans le prolongement de cet état. Cet état permet qu’il existe d’emblée une humanité dépossédée d’elle-même et toute consacrée à Dieu. Jésus est ainsi le « Religieux de Dieu ».
1. **L’homme-Dieu, le vrai Fils**
* **La nature humaine est filiale**
La divinité n’est pas définie par opposition à l’humain : éternel versus fini, savoir versus ignorer… Nous avons tendance à mettre sur le même plan les deux natures, comme une double nationalité. Dieu n’est pas un homme. La nature humaine est faite pour Dieu. Être homme c’est être ouvert à la relation aux autres et à la relation à Dieu. Être homme, c’est être en manque, en manque de Dieu. Pour le Christ, sa nature humaine, avec ses relations aux autres, son apprentissage humain et ses souffrances sont un tremplin pour une réalisation totale du dessein créateur, devenir fils aimant du Père. La nature divine du Christ ne vient donc pas contrecarrer cet élan, mais lui donner au contraire sa profonde réalité. Grâce à sa filiation éternelle, Jésus peut vivre pleinement la vocation humaine qui nous pousse vers le Père.
* **Le Verbe incarné reste le 2ème de la Trinité : le Fils**Le Fils de Dieu communique à son humanité son propre mode d'exister personnel dans la Trinité : être Fils. Le Fils éternel vit notre humanité filialement. Comme personne divine, il se reçoit éternellement du Père et sa divinité n’est autre que cette réception filiale. Et dans l’incarnation, il est éminemment Fils, il transpose cette « manière d’être » dans l’humain. Comme un organiste, qui a à sa disposition plusieurs claviers, plusieurs registres pour jouer sa partition, ainsi le Christ reste dans l’union avec son Père, soit dans l’éternité bienheureuse, soit dans la vie humaine qu’il a acceptée. La « mélodie filiale » est jouée de deux façons qui ne sont pas en conflit. Jésus-Christ est pleinement Fils sur terre comme au ciel.
La nature humaine a été assumée non absorbée. Le divin ne vient pas supplanter l’humain. Au contraire, la surabondance de la divinité préserve l’humain et lui donne toutes ses dimensions. L’unique personne du Christ valorise la réalité humaine et la porte à sa perfection. La qualité filiale du Verbe vient se jouer dans un mode humain et y entraîne les croyants.
* **Seul le Fils pouvait s’incarner,** même si toute la Trinité est à l’œuvre : le Père envoie, le Fils s’incarne et l’Esprit Saint tisse dans le sein de la Vierge Marie.Car dans la Trinité, le Fils se reçoît du Père, il vit dans la dépendance du Père. Dans son humanité, Jésus vit cette dépendance, y compris vis-à-vis de ses frères, en posant des questions, en acceptant de dépendre des autres...
La communication des idiomes (Cyrille d'Alexandrie) manifeste cela : soit une activité de la nature divine qui est attribuée au Christ homme (ex pardon des pêchés, guérir miraculeusement, marcher sur les eaux…), soit une situation de la nature humaine qui est attribuée au Verbe considéré selon sa nature divine (ex Marie, mère de Dieu.) Cependant à manier avec précaution pour ne pas réduire le mystère et effacer les paradoxes.
* **Géthsémani : « Non pas comme je veux, mais comme tu veux » (Mt 26,39)**Il y a bien deux volontés en Jésus (contrairement à ce que pensaient certains monothélites). En Dieu, la volonté et l’être sont identiques. La volonté divine n’est pas une réalité univoque (il permet des choses qu’il ne veut pas), elle n’est pas un ensemble de choix (c’est l’introduction du temps dans l’expérience humaine qui multiplie les choix). La volonté divine traverse les volontés humaines en les orientant. Saint Maxime le Confesseur approfondit la notion de volonté dans le Christ, en partant du cas extrême de l’Agonie à Géthsémani, où la volonté humaine et la volonté divine peuvent apparaître en conflit, mais où tout se résoud avec la phrase « *ma nourriture c’est de faire la volonté de mon Père »* en Jean 4,34. Il. En effet la souffrance risque de briser l’accord, d’où cette terrible lutte. Du fait de la souffrance, l’accord est plus difficile à trouver, le Christ va rejoindre douloureusement la volonté salvifique du Père, en harmonisant sa volonté à la sienne : l’union se fait dans la parfaite obéissance filiale, le Fils est fils jusqu’au bout. Le 3ème concile de Constantinople (680-681) affirme : « Nous proclamons en Jésus, selon l’enseignement des saints Pères, deux volontés ou vouloirs naturels et deux activités naturelles, sans division, sans changement, sans partage et sans confusion. Les deux vouloirs naturels ne sont pas opposés l’un à l’autre, loin de là. Mais son vouloir divin est tout puissant, il ne lui résiste pas et ne s’oppose pas à lui, il s’y soumet plutôt ».

**Conclusion**

La perfection divine a traversé l’humanité pour l’exalter. En adhérant à la volonté du Père, le Christ nous montre ce qu’est la véritable liberté, sa résurrection et notre baptême vont nous faire recevoir cette force du vouloir. La profonde jonction de l’humain et du divin nous conduit à une richesse inépuisable pour notre vie chrétienne : l’adoration. L’adoration, réservée à Dieu seul, peut se porter en raison de cette unité profonde, sur la réalité humaine du Christ. L’humanité de Jésus est donc adorable. Nous pouvons adorer Dieu de nos yeux.